

Jean-Benoit Puech, *Présence de Jordane*, Seyssel, Éd. Champ Vallon, 2002, 158 p., ISBN 2-87673-358-7

La communauté infinie

L'écrivain, qui invente ses personnages, leur doit aussi la vie; plus exactement: leur doit *sa* vie, qu'il tend souvent à modeler sur l'existence de ses créatures imaginaires, qu'il suffise de penser à Karl May et à tous ceux qui finissent par jouer dans la vie le rôle de leurs héros. Quand l'écrivain se décide à faire mourir ses personnages, souvent à l'indignation du public, comme l'ont bien éprouvé Conan Doyle et, à l'ère de la télévision, plusieurs scénaristes de feuilletons, est-ce d'un suicide qu'il s'agit, en l'occurrence par personne interposée, ou y a-t-il d'autres motifs qui entrent en jeu ? *Présence de Jordane* est un livre sur cette question essentielle, qui est peut-être la question de la littérature elle-même.

Au seuil de l'ouvrage, Jean-Benoit Puech avoue le désir qui était le sien en préparant *Présence de Jordane* : « réaliser une imitation des hommages que l'on consacre aux grands écrivains, et qui rassemblent des inédits, des études, une biographie et une bibliographie, une iconographie et surtout des témoignages sur l'auteur ou sur l'homme. (...) J'ai bien dit : une *imitation*, puisque cette fois l'ensemble devait être consacré à un écrivain imaginaire. » (pp. 11-12). Tous les lecteurs de Puech le savent : depuis son premier livre, le personnage de Benjamin Jordane, « auteur supposé » et hétéronyme de Jean-Benoit Puech, sert d'aimant à une écriture placée sous le signe du double littéraire et de la littérature comme double.

Or, l'imitation de l'hommage, qui s'inscrivait pourtant dans la logique de l'œuvre de Puech, n'a pas eu lieu : le volume qu'on a ici sous les yeux contient tout à fait autre chose (une introduction de Jean-Benoit Puech, six nouvelles attribuées à Jordane, une note explicative commentant la dernière des nouvelles). Plus : Jean-Benoit Puech commence son livre en expliquant pourquoi il y renonce, et pourquoi, fait autrement plus important, il se sépare du personnage de Jordane : après avoir fait naître cet écrivain et s'en être servi pendant six livres, le voici qui pense que le temps est venu de s'en détourner et de rompre avec la fiction (illusion pour les uns, mystification pour les autres) de cet écrivain hétéronyme.

Bref, du projet initial de *Présence de Jordane*, il ne reste au fond que le titre, et bien sûr le projet lui-même, présenté dans le texte introductif de Puech. Toutefois, le lecteur ne peut pas s'empêcher de croire que cette décision de rupture (ou cet assassinat littéraire) ne s'oppose nullement à la poursuite, voire à l'approfondissement de la fiction. L'auteur nous tendrait-il un nouveau piège ? Préparerait-il de nouveaux jeux en proclamant tout haut sa volonté d'abandonner tout nouveau jeu sur la confusion des identités ? La question n'est pas vraiment là. Pour le lecteur de Puech (et il est important de se rappeler que ce lecteur est un lecteur fidèle, c'est-à-dire un lecteur qui s'intéresse à l'*œuvre*, à toute l'œuvre, et non pas un lecteur ponctuel, distrait, « absent » en quelque sorte des enjeux fondamentaux de cette œuvre), le déni vient trop tard : puisque Jordane existe en littérature, il n'est plus possible de l'annuler a posteriori. Pour ce lecteur encore, de tout autres interrogations se font jour : elles ne portent pas sur la possibilité de l'effacement d'un personnage donné maintenant pour totalement inventé (on s'en était bien douté, et à la limite on pourrait dire que Puech n'a jamais rien fait pour y faire croire vraiment), mais sur les moyens de poursuivre un texte qui semble toucher à sa fin.

Ceux qui n'ont de la littérature qu'une conception étriquée, diront que ces nouvelles questions dépassent le niveau du texte proprement dit. Pour d'autres, c'est l'être même du littéraire qui rayonne à partir de cet adieu à la fiction. En effet, le personnage de Jordane, pour fictif qu'il soit, ne résulte nullement d'un désir de travestissement. Il énonce au contraire la loi même de toute écriture qui compte : la prise de conscience qu'entrer en littérature, qu'on le fasse comme écrivain ou comme lecteur, implique une manière de dédoublement et, plus généralement encore, une manière de communauté. Je est un autre et un autre est le même, et cette découverte une fois faite ne peut plus être annulée par quelque rationalisation que ce soit. Dans l'œuvre de Puech, cette vérité littéraire est désormais tellement établie que l'auteur ne ressent plus le besoin de l'explicitier à l'aide d'un tiers inventé, simultanément modèle et rival, idéal et repoussoir. Jordane disparu, Jordane absent, Jordane suicidé de l'auteur, tout cela n'y change rien : plus le personnage fictif est mis à distance, plus il est présent, parce que c'est dans un livre que cet effacement se communique, parce que cela se passe dans le livre que le lecteur tient entre les mains, parce que c'est lui-même, le lecteur, qui sent qu'il est devenu le Jordane dont chaque mot, à condition d'être lu, affirme la présence paradoxale.

À l'instar de Valéry Larbaud, Jean-Benoît Puech passe pour un « écrivain pour écrivains ». Cette définition est absolument fautive, puisque peu d'auteurs ont autant qu'eux le sens du lecteur, le sens de sa proximité presque physique, le sens aussi d'une responsabilité à son égard (Larbaud disait écrire pour « appliquer une main fraîche au front du lecteur » et c'est aussi la sensation que procurent les meilleures pages de Puech). Mais aussi définition incroyablement vraie, puisque le lecteur de Larbaud et Puech est lui-même écrivain. Non pas au sens éculé de la théorie littéraire des années 70, qui postulait que le texte est réécrit par son lecteur, mais au sens plus subtil qui reconnaît au lecteur l'amour des livres et l'amour du « comme si », c'est-à-dire de ce désir qui transforme n'importe quel lecteur en le Jordane de son auteur, serait-il ou non Jean-Benoît Puech.

Les six nouvelles qui constituent le corps de *Présence de Jordane* ne racontent en fait rien d'autre : l'émerveillement devant les livres, la conviction que la littérature compte, la perplexité devant les mirages du verbe, la certitude qu'on se trouve à force de se perdre dans un texte. Le thème du double qui sert de fil conducteur à toute l'œuvre de Puech, est modulé ici avec un tel art de la variation, de l'écart et de la surprise mais aussi de la répétition (chose infiniment plus difficile à réaliser !) que le lecteur petit à petit se rapproche de la table de l'écrivain, regarde par-dessus son épaule, lui chuchote à l'oreille : « Présent ».

Jan Baetens

Benoît Peeters, *Hergé, fils de Tintin*, Paris, Flammarion, 2002, ISBN 2-08-210042-1

Tout le monde sait qu'il existe plus de cent livres, au moins, sur la vie ou l'œuvre d'Hergé, et à l'approche du vingtième anniversaire de la mort de Georges Remi, une nouvelle avalanche se prépare. La « grande biographie » que fait paraître Benoît Peeters se détache pourtant du lot, et il n'est pas exagéré de dire qu'on possède maintenant enfin le livre qui jette un pont entre les deux versants de la constellation Tintin que sont la vie d'Hergé, d'une part, et la série des *Aventures de Tintin*, d'autre part. Jusqu'ici,

en effet, les meilleurs livres sur Hergé s'étaient intéressés avant tout soit à l'œuvre (je pense ici aux *Métamorphoses de Tintin*, de Jean-Marie Apostolides, ou aux diverses publications sémiologiques de Pierre Fresnault-Deruelle), soit à l'homme (ici il convient de citer avant tout la biographie « romancée » de Thierry Smolderen et Pierre Sterckx, les travaux de psychobiographie de Serge Tisseron et la biographie « à l'anglo-saxonne » de Pierre Assouline).

Ce que propose Benoît Peeters dans *Hergé, fils de Tintin*, est une approche toute neuve. Non qu'il s'appuie systématiquement sur des documents nouveaux (il est cependant le premier à citer en détail la correspondance entre Hergé et Germaine Kieckens, sa première épouse, tout comme il multiplie les témoignages qui complètent et nuancent le travail d'archives de Pierre Assouline) ou qu'il se lance dans de nouvelles interprétations du graphisme d'Hergé (l'ouvrage incontournable, malheureusement peu connu, reste ici le livre *Hergé dessinateur*, de Pierre Sterckx et Benoît Peeters lui-même), mais il est le premier à lier vraiment l'homme et l'œuvre, ce qui vaut au lecteur une redécouverte parfois spectaculaire de ce qu'il croyait connaître sur le bout des doigts.

Au cœur du livre de Peeters se trouve une réflexion sur ce qu'il faut bien appeler le paradoxe d'Hergé, qui était en quelque sorte un homme fini, politiquement mais aussi artistiquement, au moment même où son héros allait commencer à faire la conquête du monde. Gravement compromis par son engagement (professionnel dira-t-il, idéologique diront les autres) dans la presse collaborationniste, épuisé psychologiquement par près de vingt ans d'un travail acharné (douze heures par jour, y compris les week-ends, et sans prendre jamais de véritables vacances), Hergé est à la Libération un homme fatigué, qui ne souhaite en fait qu'une chose : se débarrasser de Tintin, s'éloigner de la bande dessinée, prendre ses distances par rapport au milieu qui avait toujours été le sien. Son drame est d'avoir longtemps été incapable de rompre, d'où, à la fois, de grandes hésitations (il mettra 17 ans à divorcer de sa première femme après leur séparation !) et de grandes fidélités (Hergé a beaucoup aidé, sur le plan financier et autrement, des amis condamnés pour collaboration) ; d'où aussi, en ce qui concerne les *Aventures de Tintin*, un véritable calvaire qui ne prendra fin qu'à sa mort. Benoît Peeters retrace avec une grande clarté les problèmes de plus en plus graves que va connaître Hergé après la guerre pour se remettre au travail, puis pour y rester, enfin pour tout simplement s'y intéresser encore, et il met subtilement à jour les échos que ces difficultés suscitent à l'intérieur des albums de *Tintin* et autour d'eux (du journal *Tintin* aux produits dérivés).

C'est donc un tout autre Hergé, inquiet, déprimé, complexe, parfois faible, voire méchant, mais toujours très humain, et c'est aussi une tout autre lecture des *Aventures de Tintin*, infiniment plus proches de la vie de leur créateur et du contexte historique de leur genèse, qui se dégagent de ce livre. Pour la première fois dans les recherches sur Hergé, un auteur présente le dossier de manière à la fois critique et empathique. Benoît Peeters ne dissimule en rien les faiblesses ou les erreurs de l'homme ou de l'œuvre, mais il ne le fait jamais pour démolir Hergé ou Tintin.

Le résultat de cette enquête est impressionnant. Son style, souple, vivant, nerveux, emporte l'adhésion d'un bout à l'autre des cinq cents pages du volume. Ce livre sur Hergé est aussi un livre sur la Belgique, il grouille de personnages hauts en couleurs, on y entend le bruit et la fureur de l'histoire, la petite comme la grande. Et il nous fait comprendre ce que nous devons à nos lectures de *Tintin*, qui pour beaucoup d'entre nous restent tout à fait décisives.

Jan Baetens